

# Des mots et des choses

## QUELQUE CHOSE QU'ON CROIT POUVOIR TENIR DANS LA MAIN

Claire Savoie

### TACT

Jean Dubois  
Galerie Skol  
460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 511  
Jusqu'au 3 juin

### BERNARD LAMARCHE

Pour terminer sa saison, la galerie Skol convie le public à se livrer à des expériences sensorielles particulières. Le duo Claire Savoie, dans la grande salle, et Jean Dubois dans la petite, est un des moments forts de la saison qui s'achève. On peut voir encore aujourd'hui à la galerie de l'Université Concordia des œuvres des deux artistes, dans l'exposition *Signes de vie*, mais force est d'admettre que tous deux donnent du meilleur cru à Skol.

### La chambre tissée

Ceux et celles qui avaient vu et avaient apprécié la pièce que Savoie avait exposé il y a deux ans à la galerie Article n'éprouveront aucune résistance devant la nouvelle installation de cette artiste qui n'a jamais été aussi présent sur la scène montréalaise que depuis 1998 (habituellement, Savoie fait des apparitions espacées, mais nettement bien ciblées). À Article, Savoie avait construit une antichambre circulaire, enivrante de blancheur, qui brouillait, une fois à l'intérieur, tous nos repères perceptifs. Dans cette rotonde à l'intérieur de laquelle une machine soufflait des bulles de savon, donnant à la pièce un côté idyllique sans pour autant qu'elle ne tombe dans la mièvrerie, deux voix comptaient, accumulaient les chiffres comme les bulles au plancher, chiffrant le temps qui s'écoulait.

Ceux et celles qui ont apprécié cette pièce, ils étaient plusieurs et nous en faisons partie, seront comblés devant la nouvelle proposition de Savoie, proposition qui joue sur les mêmes paramètres que la précédente. Anguleuse plutôt que ronde, la nouvelle construction est cubique. Les courbes des bulles, qui répondaient de la circularité de la chambrette, ont été remplacées par des fils de nylon qui se dressent tel un obstacle, ce qui nous empêche d'entrer à notre guise dans la petite pièce, nous confinant à n'occuper qu'une infime surface de plancher, tout juste à l'entrée qui déjà était étroite.

C'est que le reste de l'espace est captif d'un fin réseau de fils translucides qui quadrillent tout le volume intérieur de la construction. Tissé serré, ce filet parfaitement géométrique parvient à confondre nos sens, là où sa manière de baliser l'espace aurait dû nous permettre de mieux apprivoiser cet espace qui déjà n'est pas des plus familiers. Avec la lumière blanche diffusée dans la pièce, elle qui se réverbère sur les fils, ce sont jusqu'aux dimensions même du volume dans lequel nous nous tenons qui deviennent difficiles à évaluer. Ce grillage, cette mesure parfaite de l'espace, est carrément vertigineux, démesuré. Impossible de se sentir totalement à l'aise devant cette œuvre dont les rouages sont parfaitement rodés. Ici la mathématique se fait déroutante.

Fait à signaler, ce quadrillage rigoureux n'est pas sans faire penser aux métaphores du virtuel qu'on retrouve dans le cinéma de science-fiction. Combien de fois a-t-on vu de ce genre d'espaces vides, dont les parois intangibles sont faites de grilles qui rendent des traits de lumière (ceux qui connaissent le Holodeck de *Star Trek* savent de quoi nous parlons)? Ce n'est peut-être qu'une référence secondaire pour comprendre la pièce, mais elle montre combien la manipulation de l'espace qu'elle opère est riche. Le virtuel est précisément inversé, sa matérialité contribue à faire chavirer l'œil qui tente de se situer dans ce tissage de fils.

À cela, dans un geste qui contribue à nous distraire du registre du visuel, Savoie a ajouté une trame sonore qui prolonge le travail sur la perception dans la mesure où il concourt à recharger les mots pour les rendre plus difficilement impénétrables. Des mots, qui ne nous sont donnés que par une de leurs plus petites particules, la lettre, forment des phrases que seule une attention particulière permettra de reconstituer patiemment — des phrases magnifiques sur la solitude, le secret et le rôle des mots dans la pensée. Ici encore, Savoie parvient à rendre le son granuleux, solide presque. Le temps et l'espace deviennent palpables dans cette chambre, l'expérience qui en découle en est réellement déstabilisante. L'artiste nous amène dans des lieux qui ne sont pas incongrus, mais qui agissent sur les registres de la perception. De l'excellent travail, une expérience, excusez le mot, thrillante. Réellement.

### Tact

Dans la salle de la galerie, Jean Dubois poursuit son travail sur l'interactivité, sur l'écriture également. En plein cœur d'une plaque miroitante qui se dresse à la verticale devant nous, un hublot constitué d'un écran tactile diffuse une image brouillée. Dès que le visiteur touche la surface sensible, l'image se fige, un visage apparaît. De là un étrange rituel se met en place.

Ce visage féminin, dont les traits sont étirés parce qu'il semble en contact direct avec l'écran télévisuel, se met à suivre les mouvements du doigt qui littéralement en commande les moindres réactions. En cela, Dubois parvient à rendre embarrassante cette expérience de plus en plus commune de négocier avec un écran tactile des transactions de tout autre ordre. Ici plutôt que de s'ouvrir à une interface amicale, l'œuvre donne lieu à un échange aux délicats ressorts. L'économie mécaniste du commerce entre la machine est détournée pour introduire des rapports qui forment induisent des rapports de force. Il y a celui (ou celle) qui commande, et ce personnage qui obéit «*au doigt et à l'œil*», dira le communicant.

Tous rapports médiatisés par l'électronique conduisent-ils à ce type de hiérarchisation? Cela reste à voir, mais dans son exploration de la médiatisation des rapports personnels, Dubois pose implicitement la question des rapports entre les sexes. D'emblée, le féminin et le masculin sont des paramètres dont on ne peut honnêtement ne pas tenir compte dans cette œuvre. Le spectateur masculin sera mis devant cette position inconfortable où il est amené à «*commander*» du doigt ce visage féminin. Inutile de dire que quelque peu sensible aux rapports de sexe sera plus ou moins à l'aise devant cette pièce.

Heureusement, l'œuvre convoque d'autres paramètres. La pièce nous retourne en pleine face notre image de manipulateur. Déjà, une première distance est prise par rapport à ce que nous envisagions précédemment. Ensuite, cette problématisation du touché en art — une problématique rarement soulevée avec brio — est doublement remise en cause, par le titre cette fois: *Tact*.

Par ce titre à la touche ironique, Dubois pose à la fois la question du toucher et celle des comportements sociaux. Plutôt que de banaliser la conduite à suivre devant cet outil de manipulation ouverte qu'est l'œuvre, ce titre identifie clairement les enjeux de la pièce: puisqu'il est question de tact, de retenue et de convenance, il place sur le spectateur — le manipulateur — la charge de bien se comporter avec le personnage livré à ses manœuvres. Ainsi, le rite est-il bien nommé: ce jeu sur la technologie n'en est pas un, pas tout à fait. Il porte bien davantage sur notre manière de se conduire.



GUY L'HEUREUX

*Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main, une installation de Claire Savoie.*